

Biolley  
de Lugnoves (Morat)  
et de Neuchâtel  
Supplément n. 56, pp. 97  
des Souvenirs

Le nom Biolley semble avoir la même origine que bial, misseau d'irrigation.

Une localité du canton de Vaud s'appelle Bioley, de biolle. Il y a Bioley-Magnoux et Bioley-Orjulard, le premier avec château entre deux cours d'eau, du bassin du lac de Neuchâtel.

Les seigneurs de Bioley, en 1243 et 1247, rendent hommage à Pierre de Savoie, le petit Charlemagne.

En 1525, un Bioley était secrétaire du Conseil de Genève.  
Jean Goumoens, dit de Biolley, était un des chanoines de Neuchâtel en 1530, lors de l'arrivée de Farel. Il finit par embrasser la Réforme.

La vie de Farel mentionne aussi Jacques de Biollée, en 1533, à Genève.

Notre branche est originaire de Lugnoves, ou Leignoves, village qui s'étend des deux côtés du lac de Morat, et où les Biolley sont encore nombreux.

Morat, célèbre par la défaite décisive que les Suisses infligèrent à Charles le Téméraire, est bâti sur la rive de son lac, situé au N.E. de celui de Neuchâtel, auquel atteignait une extrémité de son territoire. Celui-ci, entouré par les possessions des évêques de Lausanne et par le pays de Vaud et les cantons de Berne et de Fribourg, était, au début du 16<sup>e</sup> siècle, un bailliage qui s'y livrèrent lorsque la Réforme y fut prêchée, combattue grâce à laquelle elle finit par triompher.

À la suite de la dispute de Berne (janvier 1528), des conflits locaux commencèrent à indiquer que le levain de l'Évangile remuait la pâte. Un prédicant s'installa à Morat, où, en août 1529, on parlait de procéder à la réformation. Ce fut en décembre 1529 que le bouillant Farel fit sa première apparition à Morat, d'où il retourna à Stigle. Le 27 janvier 1530, il y reçut l'ordre du Conseil de Berne de repartir pour Morat où il planta l'Église et d'où il rayonna ensuite dans les pays à l'entour. La majorité des habitants se prononça pour la Réforme dès le 6 janvier, aussi Farel, à son retour, s'y établit-il comme pasteur français. De là, dans l'été de 1532, il partit pour se rendre au synode de Chané. Il retourna encore à Morat et y resta jusqu'en 1533. Calvin s'y arrêta aussi à plus d'une reprise, au cours de ses voyages entre Genève et Berne.

Les données que je possède ne remontent pas au delà du 18<sup>e</sup> siècle. Jean Biolley quitta Lugnorres pour s'établir dans le canton de Neuchâtel, à Lerières, village bien connu grâce à sa papeterie, qui a fourni le beau papier de la Bible d'Olivétan, et plus récemment grâce à la grande fabrique du chocolat Luchard.

J'ignore le nom de la femme de Jean.

Ils eurent onze enfants.

L'un d'entre eux est sans doute Jean Jacques, tailleur à Lerières en 1748, alors qu'il achetait le polissoir des armures de la ville de Neuchâtel. Son petit-fils (?), Frédéric Antoine, était probablement le fils d'Antoine Jean Jacques, qui, en 1812, était accusé de ne pas payer le cens dû à la ville.

Frédéric, propriétaire d'usine en 1844, avait épousé une Maridor. L'acte de partage entre leurs successeurs eut lieu le 26 septembre 1850. Le polissoir échut à sa fille Cécile Louise, mariée Lutter, qui le vendit en 1856 à Breguet et Rod (1).

Adam, fils de Jean, était encore né à Lugnorres. Il fut charpentier, garde suisse à Paris, enfin ingénieur mécanicien. Il réussit à amasser une belle fortune et acquit la bourgeoisie de Neuchâtel pour lui et ses descendants.

C'est lui qui construisit le pont, beau et hardi, sur la Chièle qui relie les lacs de Neuchâtel et de Biennne. La succession fut divisée en parties égales entre ses six enfants. Il avait épousé, le 9 août 1745, Martenet, dont j'ignore le prénom, et mourut le 8 août 1778.

(1) Habicht. Les industries de Lerières, dans Bull. de la Soc. Neuchâtel. de Géographie, année 1922, t. XXI passim.

J'ignore aussi le prénom de leur aînée. Elle épousa un Lécuyer, qui dissipa sa dot. Leur fils, né en 1775, fut soldat pour la République française et mourut en 1795. La sœur Rosine, née en 1780, mourut en 1800 à Bâle, à la veille de ses noces avec un professeur.

Isaac, l'aîné des fils d'Isidore, naquit le 7 avril 1753 et mourut le 29 mars 1808. Il avait épousé Marianne Bobhôte qui, étant tombée dans la misère, fut secourue grâce au droit de bourgeoisie. Leur fille Marianne, née en 1785, était renommée pour sa taille et sa beauté. Elle était fiancée au ministre Thibaud alors qu'elle mourut d'une chute, en 1804.

Euphrosine naquit le 11 juillet 1758 et mourut le 12 janvier 1811.

Judith Henriette naquit le 4 avril 1763 et mourut le 23 juin 1824. Elle épousa François Cornachon, qui mourut le 2 septembre 1802. Il était père de millionnaire. Leur fils François, banquier liquida la succession de son grand père dans de fausses spéculations. Il vendit même la Bible de famille, que mon oncle Rodolphe racheta.

Samuel, boiteux dès l'enfance, à la suite d'un accident. Il était né le 10 mars 1756. Il épousa, contre la volonté de la famille, Susanne Marie Gaberel (1), du Grand Lavancier, fille de Samuel, bourgeois de Valengin. Adonné au vin, il vécut misérablement, secouru par la bourgeoisie, et mourut loin des siens, le 24 juin 1809, sa femme le 3 octobre 1813.

Ils laissèrent trois filles et un fils. Henriette, née le 6 août 1785, morte le 1862 au presbytère des Clos. De son mari, François Racine, elle eut Anastasie, Sophie et François. Le père mourut le 6 juin 1834. Une des filles se maria Poillot.

Marianne mourut en 1830, après avoir épousé Frédéric Boral et François Louis Claparède. Elle eut un fils de chacun des deux.

Sophie, célibataire, vécut d'abord chez son père Samuel, et mourut à Neuchâtel, le 5 janvier 1834.

Samuel naquit le 25 mai 1787. Il a laissé ces souvenirs, que m'a prêtés ma tante Anna Biolley-Dubied et que je transcris intégralement (2).

« Mes héritiers étonnés que sans moyen ni éducation, j'ai pu faire une telle fortune, outre les pertes énormes, malheurs et accidents, et mes largesses, volonté courage et caractère, suffisent pour acquiescer force de l'en et santé, avec la persévérance la fortune vous poursuit.

Mon enfance fut malade et délicate, aveugle pendant 16 mois, je vis le jour à six ans, entré à l'école, et vécu dans l'aisance jusqu'à neuf ans, époque où je vis mon pauvre père yvre, et fis vœu de ne plus boire de vin, cause de sa ruine, qui fut pour moi un bonheur, et la source de ma fortune. Je formai le projet d'imiter mon grand père, qui d'ouvrier charpentier, par un travail assidu, et des privations devint ingénieur, éleva des monuments qui perpétuent sa mémoire, à sa mort, il laissa une fortune à ses six enfants, qui ebloui de la trouver, vécurent dans l'aisance et moururent dans la pénurie; seul héritier male de cette famille, je n'en héritai que le nom, et dettes à payer, à l'âge de 12 ans je souffrai la misère, mes deux sœurs aînées étaient déjà tailleur, comme elle je voulais travailler, fis l'apprentissage de charronier pendant 4 ans, que chaque jour je portai mon gâté à mes parents, je devois L. 300, pria d'apprentissage, pour les payer je travaillai plusieurs mois jour et nuit, mais encore faible, il eût fallu des années, le chagrin me minait, un ouvrier me les prêta, je pu me libérer, et parti un lundy d'été 1804, avec 2 chemises dans un mouchoir, et trois écus en poche, pour toute ressource, j'arrivai à Verdun, dépense 4 s. p. le lit, et 4 s. p. une soupe et du pain, le lendemain de bonne heure j'arrivai, à Lausanne fatigué et à jeun, j'entre ensuite dans la 1<sup>re</sup> boutique, on me donne de l'ouvrage mais le maître étonné qu'un enfant comme moi demandais du travail, (je paroissois avoir 12 ans) se place devant moi, m'intimidait disant que je ne

(1) Cf. Supplément n. 57, p. 256.

(2) Copié par moi en décembre 1909 d'après le MS. conservé par ma tante Anna Biolley-Dubied, de Courm.

J'avois pas tenir le marteau, me fais faire des étamages  
 et raccomodage, ce à quoi je me soumis en pleurant, et j'avois  
 besoin de manger je continuai jusqu'au samedi soir, le dimanche  
 après dîner, je demandai quelle sera ma paye; je mériterais L. 500,  
 p.<sup>te</sup> j'apprendre le métier; réponse cruelle! vers minuit je sors furtif  
 comme si j'avois fait du mal, parcours la ville par l'obscurité, ar-  
 rives à Mombenon, désolé, je me jette à genoux, invoque la provi-  
 dence, ne sachant où tourner mes pas, après une pause je chemine  
 droit, et par hasard j'entre dans la route de Genève, arrives au  
 jour à Morges, où je suis accueilli, et puis travailler sans crainte,  
 je fus en paradis, et y restai près de 2 ans, acquérant des connoissances,  
 stature et force, j'y garni ma valise et partis p.<sup>te</sup> Paris avec L. 200  
 riche heuvenx le sac sur le dos, je marche jusqu'à Lons les saunier, avec  
 blessure aux pieds, j'y travaillai trois mois, ensuite six mois à Châlons,  
 de là à Lyon foyer de l'industrie, j'y appris à faire le perblantier, lai-  
 sonier, forger, machiniste, l'allemand, le calcul, etc. de là, depuis l'âge de  
 19 à 27 ans, je parcouru le midi de la France, toutes les provinces du Pied-  
 mont, passai dix fois les Alpes et jusqu'à Florence, toujours à pied, Lyon  
 étoit ma résidence d'hiver, Turin et le Piedmont d'été, j'étois heureux,  
 gagnai de l'argent soulageois mes compatriotes, travaillai 14 à 16 heures par  
 jour, dépensay au plus un franc; recherché à Turin par les grans, et la  
 fortune, mon cœur étoit à Lyon vers ma commère depuis 1821(1), époque  
 où j'adoptai son petit père; étant à Turin en 1813, décidé à m'établir, bercé  
 d'illusion entre la fortune qui se présentoit; ou le bonheur de la faire à mon  
 aimable commère, j'apprends que les Alliés marchent sur Lyon, mon cœur  
 s'émue des maux qui s'en suivront, je pars et fait mon dixième voyage  
 à pied, braves la ville en émoi, mon patron et sa famille se sauvent en  
 midi de la France, me confient leur maison, on m'envoie 4 Turbulans  
 hongrois, à loger, leur exigence du céder à mon courage et fermeté; à leur départ  
 en Avril 1814, M<sup>r</sup> Lenoul de retour, je lui annonce mon établissement à  
 Turin, avec ma chère commère, La lui offre ma main, cœur et ma fortune,  
 qu'elle accepte avec plaisir, le jour même on passe le contrat, je lui fais  
 une dotte de L. 600, j'envoie les annonces à Neuchâtel, on les publie à Lyon;  
 quatre jours après les 1<sup>es</sup> annonces, une lettre m'annonce la faillite du  
 chevalier Appian chez qui j'avois 3000 L., je cours Maison Coudère à Lyon où j'avois  
 placé autre L. 3 fm.; rien me voilà réduit sans ressource, adieu le fruit de mes  
 économies et privations de 7 ans, ce qui étoit douloureux, c'est d'annoncer ce  
 malheur à ma fiancée, qui devoit partager mon sort mais surprise,  
 agreable, elle me dit n.<sup>es</sup> sommes pauvres l'un et l'autre, aimons nous,  
 nous travaillerons ensemble, je v.<sup>is</sup> aiderai de tout mon pouvoir, à en ga-  
 gnier d'autre, oh mon ange, point de bijoux point de corbeilles; peu im-  
 porte votre amour me suffi; on publie deux annonces le dimanche,  
 le lundy à 11 heures à la municipalité, à midi on benit le mariage  
 au temple, une heure après, nous étions sur la rousse de Turin, elle souffroit  
 la voiture, n.<sup>es</sup> eumes six jours de maux, traversant le Mont Cenis à pied,  
 tomba évanouie d'inanition, je la pris sur mes bras, son père lui soule-  
 voit les pieds, au cheval blanc trois savoyards la firent revivre, elle pu  
 se restaurer attendant la voiture, le lendemain au soir l'octave du retour de  
 Victor Emanuel 1<sup>er</sup> nous arrivons chez un amis par hospitalité, et le matin sous trois  
 bien disposés, allons rue des Marchands maison Sclopis prendre possession de notre lo-  
 gement; pendant que mes deux enfans l'approprient, j'occupes un maçon et un  
 charpentier à disposer le magasin, p.<sup>te</sup> me faire négociant, car partie des  
 magasins étoient fermés; les alliés inondoient le Piedmont, point d'ouvrage  
 ni comerce mais mon courage vouloit vaincre, en un moment mon pupitre fut  
 fait, une planche contre le parapet et avec deux frans qu garnis, j'écrivis  
 sur le champ à Lyon, Genève, Gênes, Milan, et Venes, p.<sup>te</sup> un assortiment de  
 divers objets p.<sup>te</sup> epreuve; portant mes lettres à la poste à midi, inquiet du sort

(1) Il faut évidemment lire 1811, ou 1812.

que j'aurai, je cours la ville p.<sup>te</sup> meubles et ménage, trouves tout cher Vitton en face de l'Anonciada, L. 470 payable, garnirent la maison, a 5 heures du soir, mes deux aides sans mot dire n'avoient rien mangé comme moi, n.<sup>o</sup> allons a la place pour voir le nécessaire, p.<sup>te</sup> allumer son feu elle parlaya l'allumette en 4, en mis 3 de côté, sa soupe cuite elle éteignit la braise p.<sup>te</sup> se faire du charbon, économie, a Dresde, prouidude, le bonheur de la posséder était au comble.

Dans huit jours m'arrives la réponse de Milan cher Violante, car il n'y avait point de douanes il avait ordre de les remettre contre le montant M.<sup>te</sup> Barbaroux me prêta mille francs, qui firent bon effet, car j'avais été, seul à pied, avec une soupe dans l'estomac, ma bien aimée Teucchi me confia ensuite plus de 60 m. f. le soir même de nuit j'allai à Cinerol en, vendre une partie, et retournai la nuit suivante comme j'avois été, seul à pied, avec une soupe dans l'estomac, ma bien aimée elle travailla pendant vingt ans consécutif sans relache à m'aider, depuis avant jour jusque bien tard, elle eut ses cinq couches heureuse, neut jamais de servante ni médecin, ni apothicaire ou chirurgien, Dieu beni commerce et industrie, en dix ans nous dépensâmes 80 m. f. pour la maison de la Palme, et avions le commerce franc, je fis tous les paratonnerres, montai les poudrière de Turin et Lènes, p.<sup>te</sup> plus de 400 m. f., l'arsenal me versa plus d'un million, la maison du roi les finances le tabac etc les machines à vapeur p.<sup>te</sup> fillature, les cloches, poudreries etc, étoient nos cassines, en 1817 j'eus un privilège à Milan, en 1826 un p.<sup>te</sup> les bains à Turin, en 1832 une médaille d'argent de C. Albert, en 1857 une de V. E. II; en 36 ans, les chaudières me donnèrent plus de 600 m. f. et changerent pour autant de vieu cuivre contre le neuf, gagnant sur le neuf 2 à 3 p. % et sur le vieu 4 à 5 p. %, les autres métaux et le travail, comme conduits, pompes machine à vapeur subes de décente, planches à graver et autre, rendoient 10 à 20 p. %; la misère fut p.<sup>te</sup> moi mère de l'industrie, et p.<sup>te</sup> le Piedmont source de prospérité, par la quantité d'élèves, qui la font fleurir dans les diverses province,

Je me borne a ce petit récit, il seroit trop long de faire ici des détails qui seroient long, mais intéressant, pour les pauvres qui auroient le courage et la volonté de sortir de la pénurie comme plusieurs de mes apprentifs ont déjà fait, ainsi j'ai été utile par mes leçons et mon exemple, Dieu veuille quelles se perpétuent surtout dans ma famille, veuille la providence les diriger les conserver, et leur donner la force de vaincre les malheurs inséparables de notre fragilité

Biolley & C.

J'ajouterai à ces données quelques souvenirs de ma mère, qui parlait volontiers, et avec une grande vénération de son père, beaucoup plus en de sa mère, qui ne quittait guère le magasin.

Lors d'une tournée en Toscane pour placer les premiers paratonnerres qui aient paru en Italie, Samuel Biolley, encore jeune homme, se trouvant à Lucques, tomba dans la cage de l'escalier de haute la hauteur d'une maison en construction. On le releva tout contusionné, mais sans aucune fracture. On l'enveloppa dans une couverture toute imbibée de vinaigre. Ce remède cuisant, mais énergique, hâta la fermeture des plaies, et il put bientôt reprendre ses tournées.

Un des éléments principaux de la rapidité de sa fortune ce fut l'exploitation du filon de cuivre découvert à Ate, dans la vallée de la Lura. Il bâtit une fonderie au pied du village, sur l'autre rive du torrent. Cette bâtisse fut plus tard détruite par un violent incendie, qui aurait pu être arrêté si ceux qui en avaient la

charge s'étaient souvenus de couper une planche, qui aurait laissé se déverser dans la fabrique le canal de force motrice qui passe au dessus. Bien des années plus tard, les mesures furent réduites en une villa par mon cousin Émile Biolley, à la famille duquel elle appartenait encore en partie.

Outre la fonderie d'Ala, au temps de sa prospérité, Samuel possédait plusieurs maisons à Turin. Celle de rue de la Palma occupait le fond et un côté du vicolo della Campana; elle a été démolie pour le tracé de la rue Viotti, qui reliait la Place Château et la galerie Natta. Il avait des cassines dans le Monferrat, telles que les Betti Fontana et celle de Montalero.

Il aurait désiré acheminer ses fils à l'aider et à lui succéder dans l'administration de son commerce, de son industrie et de ses propriétés, tandis qu'ils se sentaient plus portés vers les études. Il eut le sort d'insister et il vit, de son vivant, sa fortune de près d'un million réduite à moins du quart par les fausses spéculations de ses fils. Un jour, qu'il venait d'apprendre, coup sur coup, plusieurs pertes considérables, il se coucha tout soucieux. Dans la nuit il rêva que, pendant qu'il montait l'escalier de sa maison, il la vit secouée par un tremblement et s'écrouler. Au matin, on constata que ses cheveux et sa barbe avaient blanchi du côté sur lequel il avait dormi; ce qui l'obligea depuis lors à se raser la barbe et à se teindre les cheveux.

Depuis l'incendie d'Ala, la fonderie avait été transférée à Turin, au quartier du Ballon, au delà de la Doira. Renonçant à la confier à ses fils, il la remit à son beau-frère, Henri Decker, sous lequel elle continua à être florissante.

Dès que leurs moyens l'avaient permis, les époux Biolley avaient pris une personne de service. La dernière, qui leur survécut, garda le droit de l'usage de sa chambre. D'y eut accompagné une fois ma mère, qui l'appelait Mademoiselle Rose, à l'époque où toutes les maisons devenues celle-là venaient d'être démolies. Rose était de Pessans, en amont de Modane et Lanslebourg, en Savoie.

Samuel mourut le 1863 et fut enseveli dans le cimetière protestant de Turin.

Il avait épousé, le 7 mai 1814, Anne Marie Madeleine Decker (1).

Leurs enfants sont les suivants:

1° Rodolphe, né le 7 février 1815. Il épousa le 17 août 1839 Rose Emma Biolley, de Neuchâtel, fille de Jean Adam, et d'Henriette Gross, de Bienne.

Ils eurent Jules, médecin, mort à Bielle, mari d'Erminia Bessani et père de Samuel, de Rodolphe et de deux filles; Lina, morte à la Pérouse; Alexis, qui a vécu à Turin, mari de Minna Schwerburg, de Hambourg, et père de Max, Eugène et Georges, médecin apprécié à Genève; Mathilde, mariée à Charles Luy, de la Pérouse, et mère d'Emma, Adèle, mariée Garron, Blise, mariée Lantariet, et Jean avocat; Émile, mari de Marie Malan et père de Valentine et Cécile, qui épousèrent successivement Adolphe Ribet; enfin Cécile, femme de Daniel Luy, pasteur de Braruss, et mère de huit enfants.

Rodolphe, très instruit, mourut le 26 mai 1854. Sa veuve épousa son homme d'affaires, Sambarova, qui gèra malheureusement sa fortune et fut un père sévère pour ses enfants. Elle mourut d'un accident de voiture en descendant de l'Oropa, le cheval ayant pris le mors aux dents et la voiture ayant roulé dans la vallée. C'était le 14 juillet 1863.

2° Adèle naquit le 12 mai 1817. Elle reçut une éducation soignée à Neuchâtel et à Lyon, dans la pension des demoiselles Monchon. Elle épousa

(1) Cf. Supplément N. 58 p. 258.

mon père, le 27 juillet 1837, et lui apporta une dot de 30000 francs  
 Elle lui donna deux enfants: Jules et Adèle, et mourut à Marseille  
 le 23 juillet 1841.

3°) Alexis, né le 11 mars 1822. Il fit des études d'ingénieur. Il épousa  
 Anna Dubied, de Couvet (Neuchâtel), dont il eut: Hélène, missionnaire  
 parmi les Bretons, au Havre; Marie, mariée Pélissier; Henri, mari de Lily  
 Courvoisier; Adèle, évangéliste d'Avigliana; Emilie, femme d'Henri Turnod,  
 missionnaires à Lourenço Marques, Rosa, mariée Favre.

4°) Edouard, né le 14 mai 1823, épousa Coralie Gross, de la Neuveville, morte  
 à la Nouvelle Orléans, d'où il revint avec leurs deux enfants: Charles  
 et Louise, femme de Robert Wissmann, morte à Hambourg.

5°) Estline, née le 16 avril 1824, étudia à Lyon chez les D<sup>lle</sup> Mouchon  
 et y reçut plusieurs prix, que je possède pour la plupart. Elle  
 épousa mon père, le 7 août 1848, et reçut comme sa sœur une dot  
 de 30.000 francs, s'étant mariée avant les grandes pertes de leur père.  
 Quand on en vint au partage après la mort de leurs parents, on  
 suivit l'usage courant d'après lequel les fils héritaient de la moitié  
 de la fortune paterne, tandis que la deuxième moitié était  
 partagée en parts égales entre tous les enfants. La part de chacune  
 des sœurs était donc d'1/10 du total. Ces deux parts étaient représen-  
 tées par une maison sur la Loire, où j'ai été une fois avec mon père  
 et qu'il a vendue pour 60.000 francs.

Ma mère a élevé les enfants de sa sœur et a été mère de dix autres.  
 Elle est morte à Florence, en visite chez son aîné, le 22 décembre 1895. Son  
 corps a été apporté à la Cour et déposé dans le tombeau de famille.

Jean Biolley  
 (ou ses enfants)

